

ESCLAVE
BLANCHE
EN NOUVELLE-FRANCE



CÉLINE DAIGNAULT
LÉONARD PRIEST

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

A small logo consisting of a stylized open book shape with a curved line underneath.

À Diane, Richard, Danielle, Marie-Josée, Érik,
Adam, Sara, Liam, Brennan et Grace, en mémoire
de leur ancêtre. À François, un autre des nombreux
descendants des prisonniers du raid de Deerfield.

MOT DES AUTEURS

Le récit proposé ci-après constitue avant tout un roman, qui procède cependant de faits historiques attestés.

En 1704, à une époque où la collision de trois mondes dessine l'avenir de l'Amérique du Nord, Sarah Allen, une jeune fille ordinaire d'un village puritain de la Nouvelle-Angleterre, vit une aventure hors de l'ordinaire.

Peu de faits de sa vie demeurent. Seules nous sont parvenues les mentions officielles des registres de l'époque relatives à sa naissance, à son mariage, au baptême de ses enfants et au décès de certains d'entre eux. Mais trois autres faits connus nous ont motivés à réaliser cet ouvrage. D'une part, son nom figure sur une liste de prisonniers capturés par des Français et des Indiens à Deerfield, au Massachusetts, et emmenés en plein hiver en Nouvelle-France; d'autre part, elle s'est convertie au catholicisme à Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île – aujourd'hui Sainte-Anne-de-Bellevue; en outre, elle a décidé de rester en Nouvelle-France après sa libération.

Sarah a donc connu le colonialisme puritain de la Nouvelle-Angleterre, la vie chez les Indiens, la Nouvelle-France et la révolution sociale consécutive à la conquête de la colonie par les Britanniques.

Nous avons élaboré notre version de l'histoire de Sarah Allen autour de faits connus, non sans modifier ou inventer

certains détails historiques. Nous avons également combiné des personnages afin d'harmoniser la trame narrative.

En ce qui a trait aux nations amérindiennes, la terminologie utilisée dans les dialogues, qui peut paraître raciste au lecteur d'aujourd'hui, reflète néanmoins la culture, les mœurs et les valeurs du temps. Il est à noter aussi que très peu d'éléments d'archives permettent d'approfondir notre connaissance et notre compréhension des personnages extraordinaires qui sont issus des nations autochtones et qui ont participé à l'histoire.

Nous aimerions souligner très respectueusement le travail colossal effectué par les historiens contemporains Evan Haefeli, Kevin Sweeney et John Demos sur le raid de Deerfield. Nous tenons aussi à mentionner la rigueur encyclopédique de l'ouvrage de George Sheldon, *A History of Deerfield, Massachusetts*, publié en 1895. Les ouvrages de Marcel Trudel, *L'esclavage en Nouvelle-France*, et de Marcel Fournier, *De la Nouvelle-Angleterre à la Nouvelle-France : l'histoire des captifs anglo-américains au Canada de 1675 à 1760*, ont été pour nous d'une importance inestimable. Parmi les premiers livres à succès diffusés au sud de nos frontières, les ouvrages du XVIII^e siècle, écrits à la première personne par des prisonniers des Indiens et des Français – John Williams, Mary Rowlandson –, nous ont aussi été d'une grande utilité.

Léonard Priest est un descendant de Sarah Allen. Nous racontons ici l'histoire de son ancêtre.

1

FUNESTES FRAMBOISES

5 juillet 1703, près de Deerfield, au Massachusetts

— C'est ici, souffla Sarah, la bouche sèche.

Les hommes à bord de la charrette et les cavaliers qui suivaient derrière avaient tous vu le filet de sang qui descendait doucement le courant des eaux troubles du ruisseau Muddy Creek. À peine avaient-ils débouché du sentier forestier que les deux percherons de l'attelage de Ben Stebbins s'étaient arrêtés net.

Les corps des victimes du massacre dont Sarah avait été témoin du haut de Long Hill tapissaient le sol de la clairière.

Le croassement assourdissant des centaines de corneilles, les unes perchées sur les arbres ou dans les buissons, les autres arpentant le sol, déchirait l'air étouffant. Une obscène grappe vivante de ces oiseaux grouillait sur les cadavres ensanglantés. Sarah dénombra dix-neuf corps, criblés de flèches, éventrés par des plombs de mousquet ou décapités à coups de hache. Tous avaient été scalpés.

Même le vieux cheval bai de Nate avait été abattu; il était toujours attelé à la voiture des miliciens de Deerfield

d'où pendaient bras et jambes; un coup de mousquet à bout portant avait défoncé sa cage thoracique. En voyant une corneille plonger la tête dans le trou béant, Sarah fut saisie de violents vomissements.

— Occupe-toi des chevaux, Sarah, dit Ben. Ce n'est pas la place d'une enfant de douze ans!

— Non, je reste! répliqua la jeune fille, qui respirait lentement et profondément pour tâcher de maîtriser ses nausées.

Mais elle n'eut pas sitôt prononcé ces mots qu'elle vomit de nouveau.

Ben l'ignore. Il sauta à terre et s'approcha des corps. En baissant vivement la tête pour éviter une corneille trop territoriale, il remarqua un autre oiseau qui le regardait calmement venir, un œil humain au bec. De la crosse de son fusil, il balaya furieusement la charrette pour la débarrasser de la vermine ailée.

— Ça, c'est Nate, dit-il simplement en retournant le corps du jeune homme qui gisait face contre terre dans la boue à côté du cheval, le crâne défoncé.

Il désigna successivement d'autres corps du geste.

— Là, il y a Joshua. Là, Eleazer. Ça, c'est Robert... Price...

Autour de lui, l'horreur engourdissait les réactions des hommes. Troublés par l'odeur de la mort, les percherons agités piétinaient le sol.

— Mais qu'est ceci? demanda Ben en voyant le corps d'un officier en uniforme qui semblait avoir été délibérément placé en position assise sur la voiture, dominant le cheval mort.

Il s'approcha.

— C'est le capitaine Munn, murmura-t-il. Du moins ça semble être son uniforme.

L'officier n'avait plus de visage. À la place se trouvait une horrible charpie d'os et de viande rouge. Irréfutablement, on avait pris soin de lui donner sa position grotesque. On l'avait adossé à la paroi de la voiture, les bras très précisément croisés sur sa poitrine. On avait glissé contre lui ce qui semblait être une branche sculptée et gravée, semblable à un gros sceptre au bout étoilé. Ben saisit l'objet nouveau.

— Un bâton fourchu de la tribu des Penobscots! dit-il.

— Il n'y a que toi pour savoir une chose pareille, observa Gershom Mattoon qui, comme à son habitude, cachait sa frayeur sous la raillerie. J'imagine que tu vas aussi nous préciser quel âge a le bâton et quel est le nom de l'Indien qui l'a sculpté?

Ben faisait tourner l'objet dans sa main. L'arme, d'une longueur de trois pieds, était peinte en rouge et noir. Lourde et bien balancée, elle était couverte de gravures sophistiquées.

— J'en ai vu plusieurs lorsque j'étais prisonnier. Certains ont été façonnés il y a des générations.

Les hommes s'approchèrent.

— Pour les fabriquer, continua Ben, les Indiens coupent un jeune bouleau gris au collet, juste sous le niveau de la terre. Les plus grosses racines sont taillées et affilées pour créer ces pointes.

Il toucha l'une des redoutables excroissances de bois.

— Si ça ne te fait rien, suggéra Gershom, au lieu d'étudier cette œuvre d'art indienne, on devrait plutôt s'en aller!

— Ils ont fait exprès de le laisser ici, ajouta Ben. Sa présence n'augure rien de bon.

— Belle déduction, persifla Stephen Williams, déjà, à vingt ans, un des chefs râteurs du village. Pour ma part, dix-neuf cadavres frais avaient suffi à me faire comprendre la même chose!

«Ours mal léché!» pensa Sarah, qui endurait mal le fils gâté du ministre de Deerfield.

— Les Penobscots ont laissé cette arme ici exprès, conclut Ben. Ils nous parlent. Ils veulent s'assurer qu'on les entend.

— Et que disent-ils, selon ton avis d'expert des Indiens? demanda Gershom.

— Ce n'est qu'un de ces maudits casse-tête dont ils ont le secret! l'interrompit Stephen, l'œil un peu hagard. Allons-nous-en!

Ben étudia les environs un instant, sans parvenir à cacher sa nervosité.

— Ils disent que ce n'est pas terminé. Pour une fois, Stephen Williams a raison. Allez, messieurs! les encouragea Ben. Il ne faut pas traîner ici longtemps!

Sans un mot, les membres de l'expédition attaquèrent le sinistre travail qui consistait à ramener un à un les cadavres pour les empiler sur le chariot prévu pour leur transport.

Une fois qu'ils eurent chargé le dernier corps sur la charrette, Ben choisit d'abandonner la voiture des miliciens, vide à présent. Le cheval de Nate servirait de pâture aux corneilles et aux vautours.



Ce matin-là, Sarah avait fugué.

La jeune fille de douze ans vivait avec sa famille à Green River, à moins d'un mille au nord du village puritain de Deerfield. La mère de Sarah, morte en couches l'année précédente, avait laissé son père, Edward Allen, un homme doux au caractère indécis, seul sur la ferme avec la responsabilité de cinq enfants en bas âge.

Il avait rapidement épousé une veuve du village de Hadley, sis dix milles plus au sud. Déjà mère de trois enfants, la grosse Mercy Rowlands avait tout de suite affiché sa préférence pour sa progéniture en favorisant ses enfants honteusement et en persécutant les petits Allen lorsque leur père était absent ou occupé ailleurs. Edward faisait semblant de ne rien voir ; il refusait tout net d'entendre la moindre plainte de la part de ses enfants ou de prendre parti contre sa femme.

Mercy avait développé une aversion toute particulière pour Sarah, considérant le tempérament volontaire et fantaisiste de la jeune fille comme de l'arrogance et de la fourberie. Chaque jour, elle trouvait de nouvelles occasions de la tourmenter. Ce matin-là, après la traite de la vache, au grand plaisir des chats, Sarah avait renversé la chaudière de lait entre l'étable et la maison.

— Petite gueuse, lui avait crié Mercy depuis le perron. Tu ne peux donc rien faire comme il faut ?

Laissant libre cours à sa colère, Sarah avait ramassé la chaudière vide et l'avait lancée vers la maison.

— Apparemment, non ! avait-elle crié.

Insultée par son attitude mutine, Mercy avait couru se plaindre à Edward. Fidèle à lui-même, le père avait refusé

d'entendre le moindre argument de la bouche de sa fille. La punition de dix coups de fouet avait laissé des marques au dos de Sarah, mais elle lui avait fait moins mal que la trahison de son père. En larmes, elle s'était enfuie. Elle avait traversé à gué la rivière Deerfield, qui coulait à proximité de la maison, pour grimper la grande côte escarpée de Long Hill jusqu'à son refuge préféré, le grand pic rocheux d'où elle pouvait voir un immense pan de la plaine alluviale de la rivière. Là, elle jouait souvent à faire semblant que sa vie était heureuse, sans vraiment arriver à s'illusionner.

Une douce brise agitait à peine les feuilles des arbres dans la lumière radieuse du début de la journée. Au loin, l'eau de la rivière frissonnait. L'air saturé du chant des cigales sentait bon le chèvrefeuille.

Petits comme des fourmis au fond de la prairie à ses pieds, elle avait distingué la colonne des miliciens de Deerfield en patrouille sur le sentier qui longeait le ruisseau Muddy Creek, lequel se jetait dans la rivière en aval.

Sarah les avait vus s'arrêter. Quelqu'un, Nate, probablement, s'était-elle dit, avait attaché à côté du ruisseau le cheval attelé à la charrette. Trop loin pour les entendre, elle les avait regardés déposer leurs armes sur la voiture, enlever leur chapeau, le retourner et se diriger résolument vers de gros buissons le long du sentier. «Des framboises! avait-elle réalisé. Ils ont trouvé des framboises!» D'un œil distrait, elle avait observé les hommes.

Subitement, il lui avait semblé que les cigales s'étaient tues. À l'autre extrémité de la grande prairie où se trouvaient les hommes, son œil avait capté un mouvement. Il ne lui

avait fallu que quelques instants pour identifier ce qu'elle voyait. Des Indiens, une douzaine d'Indiens!

Du haut de son promontoire, Sarah avait crié et gesticulé pour alerter les miliciens. Aucun des hommes ne l'avait vue ou entendue, occupés qu'ils étaient à remplir leur chapeau de succulents petits fruits. Impuissante, elle avait vu le cheval relever la tête vivement, tous sens en alerte. Il s'était mis à piétiner nerveusement. Nate avait vu la réaction du cheval. Il avait donné l'alarme, mais trop tard. Les miliciens affolés s'étaient rués vers la voiture, où ils avaient bien imprudemment laissé sabres et mousquets. La plupart étaient morts avant d'y arriver. Ceux qui étaient parvenus à récupérer leurs armes n'avaient pas eu la chance de s'en servir.

— Non, non, non, non! avait hurlé Sarah.

Elle s'était élancée sur le sentier qui redescendait vers le village et avait dévalé la pente abrupte à une vitesse casse-cou. Elle n'avait senti ni les branches qui lui fouettaient le visage ni les roches qui lui déchiraient les genoux à chaque chute. Les larmes lui brouillaient la vue. Elle n'avait même pas réalisé qu'elle criait. Elle ne savait qu'une chose, elle devait atteindre le village.

La voix du révérend Williams résonnait dans son crâne: «Le diable est partout!» qu'il disait.

Lorsqu'il parlait ainsi, elle écoutait rarement. Mais le révérend avait raison, pensait-elle cette fois en courant. Le diable était dans les framboises.

Sarah s'était étonnée d'arriver aussi vite devant les palissades du village. Les poulets terrifiés s'écartaient de sa route en caquetant bruyamment. Tous les chiens s'étaient

mis à aboyer, excités par les cris des poules et ceux de la jeune fille.

Occupé près de la porte nord du village, Benoni Stebbins avait saisi Sarah au vol. Elle s'était écroulée lourdement dans ses bras, épuisée, sale et incohérente.

— Doucement! lui avait-il dit, en enveloppant son corps frêle de ses bras.

— Ils sont morts! s'était-elle écriée en haletant.

— Mais qui est mort?

— Les Indiens. Les Indiens les ont tués!